

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N^o 24.

TABLEAU
DES RÉVOLUTIONS
DU
SYSTÈME POLITIQUE
DE L'EUROPE,

DEPUIS LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

PAR FRÉDÉRIC ANCILLON,

DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES DE BERLIN.

Per varios casus, per tot discrimina rerum,
Tendimus. VIAG.

Ponderibus librata suis. OVID.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

ANSELIN ET POCHARD (SUCCESSEURS DE MAGIMEL),

LIBRAIRES POUR L'ART MILITAIRE, RUE DAUPHINE, N° 9.

1823.

RÉFLEXIONS

SUR

L'IMPARTIALITÉ HISTORIQUE.

LA vérité de l'histoire consiste dans la conformité des récits avec les faits. L'historien part de l'existence du monde sensible; il admet la réalité des actions de l'homme, comme le physicien admet la réalité des actions de la nature. Il laisse à la métaphysique à décider, ou plutôt à ne décider jamais, s'il peut exister une parfaite correspondance entre nos représentations et les objets, et si nous pouvons nous assurer de cette conformité. Ce grand doute, cet interminable procès ne le regarde pas. Son unique soin est de connaître à fond les événements, de les lier, et d'en développer la chaîne à nos yeux, en conservant à tous les chaînons leur nature, leur forme, leur place, et jusqu'à leur couleur.

Il faut se contenter, dans ce genre de travail, de la plus grande approximation possible. La certitude historique ne consiste que dans le plus haut degré de probabilité; l'histoire et la vérité ressemblent aux lignes qu'on nomme asymptotes, qui s'approchent toujours l'une de l'autre sans jamais se réunir ni se confondre.

L'incertitude de l'histoire tient également à la pénurie de faits, et à la manière dont ils ont été employés par les historiens.

Quand on remonte dans la haute antiquité, les matériaux se présentent rares, clair-semés et imparfaits. A mesure qu'on avance dans l'histoire des derniers siècles, l'horizon s'éclaircit et s'étend, les faits se multiplient, les événements s'offrent environnés de toutes les circonstances qui les expliquent; les hommes, de tous les traits qui les caractérisent. Les matériaux sont en si grand nombre, qu'on se trouve embarrassé du choix, et l'on souffre d'abondance comme auparavant on souffrait de disette.

D'un autre côté, plus on se rapproche du siècle où l'on vit, plus les rapports qui lient le

passé au présent deviennent intimes et nombreux, et plus l'historien est exposé au danger, ou au reproche, de partialité. Ce n'est plus l'ignorance que l'on redoute, c'est l'erreur, et même l'erreur volontaire. Les sources d'instruction se présentent à chaque pas; mais les motifs qui peuvent faire altérer la vérité sont variés et actifs; on inspire et l'on ressent plus de soupçons; on se défie des autres et de soi-même; la plume la plus libre passe pour être secrètement asservie; et l'on voit, ou l'on croit voir partout, les tristes effets de l'esprit de système et de parti.

Plus certaines qualités sont rares, plus on les recherche; moins on en est sérieusement jaloux, et plus on paraît y attacher de prix; c'est toujours des absents qu'on parle le plus. A l'époque où les mœurs se dépravaient chez un peuple, on y emploie, avec une sorte de prédilection, les termes de décence et de pudeur; à mesure que les cœurs se sont fermés aux affections sociales et généreuses, le mot de patriotisme s'est trouvé dans toutes les bouches; les caractères mâles et indépendants, les âmes fières et libres, sont de-

venus de véritables phénomènes, et cependant la liberté extérieure, toujours insuffisante et précaire sans la liberté de l'ame, excite un enthousiasme général ; et aujourd'hui, que les opinions politiques ont divisé les hommes, comme l'ont fait autrefois les opinions religieuses, et que la vérité n'inspire qu'un intérêt très-subordonné à l'intérêt de parti, chaque écrivain se déclare lui-même impartial, et produit ses titres, en accusant d'une partialité révoltante tous ceux qui ne sont pas de son bord, et qui n'ont pas juré sous le même drapeau que lui. Passe encore si tout le monde invoquait l'impartialité, comme dans un temps de famine tout le monde 'demande du pain : ces clameurs exprimeraient à la fois le regret, le désir et l'impuissance. Mais il est assez plaisant de voir, dans une maladie épidémique et contagieuse, ceux qui sont le plus grièvement atteints se donner à eux-mêmes des brevets de santé, et condamner les autres à une quarantaine sévère.

Au milieu de ces accusations réciproques, qui font douter qu'il y ait quelqu'un de coupable,

ou plutôt quelqu'un d'innocent ; dans ce conflit de reproches et de récriminations plus odieuses les unes que les autres, les idées se confondent, les termes se dénaturent, les expressions les plus simples sont détournées de leur sens naturel, et personne ne se demande : Qu'est-ce que l'impartialité ? Cependant cette question mérite bien une réponse. C'est des idées précises qu'on attache à ce mot, que dépend la justesse des applications qu'on peut en faire ; et, en négligeant de le définir, on risque de condamner les autres sans raison ou d'exiger d'eux l'impossible.

Dans les sciences qui ne sont que le développement d'un petit nombre de principes, et qui procèdent par voie de démonstration, il suffit de la coupelle logique pour distinguer l'or pur de l'alliage, l'erreur de la vérité. On examine uniquement si les prémisses sont justes, et les conséquences légitimes. La partialité de l'écrivain peut lui dicter de faux raisonnements, mais elle ne saurait les déguiser ; au contraire, elle trahit elle-même son secret, et elle est moins dangereuse, parce que ses effets sont plus frappants et plus sensibles.

Dans les sciences de fait, et surtout dans l'histoire, où le lecteur ne peut pas, comme dans la physique et la chimie, reproduire les faits à volonté, et les constater par des observations et des expériences nouvelles, les lumières et l'impartialité sont également nécessaires pour garantir la certitude. Les lumières éclairent l'objet; mais que sert-il de pouvoir le présenter sous sa véritable forme, si l'on n'en a pas la volonté? Et que servirait à son tour la volonté d'être véridique, si, faute de moyens de connaître, on manque la vérité?

Qu'est-ce que cette impartialité, conservée religieusement par quelques historiens, perdue de vue par les autres, qui, comme la vertu, reçoit des hommages hypocrites de ceux-même qui violent ses lois? Quels sont les caractères qui la distinguent? Y a-t-il des signes certains auxquels on puisse la reconnaître?

L'impartialité, dit-on communément, consiste à raconter les faits dans leur intégrité, à les représenter tels qu'ils sont, à les peindre sous les couleurs qui leur sont propres, et non sous des

couleurs étrangères; ce n'est pas la manière de voir de l'historien que l'on veut connaître, ce sont les événements.

Dans quelque genre que ce soit, les objets n'existent pour nous qu'autant qu'ils sont aperçus par nous. Nous ne savons pas ce qu'ils sont en eux-mêmes, indépendamment de notre manière de voir; mais nous savons ce qu'ils sont pour des êtres doués de certains organes et de certaines facultés. Un homme voit comme un homme, et ne saurait voir autrement; chaque individu de l'espèce humaine voit les objets à sa manière : cette manière résulte de ce qu'il est lui et non pas un autre; vous ne pouvez exiger de lui qu'il change sa nature, ni qu'il se détache de sa personne; quel que soit l'ordre de faits dont il s'agit, ces faits n'existeraient pas pour lui s'il ne les voyait pas, et il ne peut les voir que d'une certaine manière, c'est-à-dire, à la sienne. L'ame, dit-on, est le miroir des faits; mais tous les miroirs ne réfléchissent pas les objets de la même manière. D'ailleurs, cette comparaison est peu juste : l'ame n'est pas une

surface sur laquelle les objets viennent se peindre, mais une force qui les saisit et qui les modifie en les saisissant.

De plus, que nous apprennent les monuments? que nous transmet la tradition? que nous fournit l'expérience? Des données qui, séparées les unes des autres, ne nous offrent ni agrément ni instruction; des anneaux isolés qui n'ont entre eux aucune espèce d'enchaînement : ce sont les éléments de l'histoire et non l'histoire elle-même; ce sont des pierres et des matériaux, ce n'est pas encore l'édifice. Que m'importe de savoir que Rome a été bâtie dans telle année; que César a été tué tel jour? Ces faits n'ont aucune espèce d'intérêt ni d'utilité pour moi, du moment où ils sont séparés de ceux qui les précèdent et de ceux qui les suivent. C'est la liaison de ces faits entre eux, et leur liaison avec un dernier événement, que vous choisissiez comme terme final de votre récit, qui constitue l'histoire. Or, cette liaison n'est jamais donnée par les sens; elle est le résultat de la pensée, qui, suivant le calcul des probabilités, choisit

cette liaison entre toutes les liaisons possibles. Un fait peut être lié à d'autres faits, comme effet ou comme cause, de mille manières différentes. La nature donne la matière; la raison de chaque individu fournit la forme. Dans la préférence qu'il donne à l'une sur l'autre, qu'est-ce qui le détermine? Ses idées sur la filiation des penchants, la marche des passions, les signes caractéristiques des vices et des vertus; ses principes sur la moralité des actions, la nature des gouvernements, les bons ou les mauvais effets des institutions sociales; ses idées et ses principes sont les résultats de l'empreinte primitive qu'il reçut de la nature, de son tempérament, de son éducation, de ses habitudes. Direz-vous qu'il est partial, parce qu'il vous présente les faits comme il les voit? Et peut-il les voir autrement que d'après ses idées, les soumettre à d'autres principes que les siens? Autant vaudrait-il dire que le maçon doit lier les pierres sans ciment, élever son bâtiment sans employer l'équerre, ou travailler au hasard sans avoir de dessin.

On ne peut donc pas se renier soi-même , dépouiller ses idées et ses principes, voir sans lunettes ou plutôt sans yeux ; mais l'essentiel est que les yeux ne soient pas malades , ou que les lunettes soient bonnes. Les idées doivent être saines , l'esprit juste ; et l'impartialité consiste , dit-on , à juger les actions et les hommes sans préjugés. Cette seconde définition, qui paraît au premier coup d'œil bien supérieure à l'autre , a le double défaut d'offrir à l'esprit des termes vagues , et de ne pas épuiser l'idée dont il s'agit.

Et d'abord , qu'est-ce qu'un *préjugé* ? Ce mot a fait dans ce siècle une singulière fortune , et peut-être cette fortune , semblable à celle d'un grand nombre d'hommes , vient-elle uniquement de ce qu'on l'a fort mal connu. Le terme de préjugé est une espèce de talisman avec lequel on produit des effets prodigieux ; on est dispensé de réfuter , d'écouter même les opinions que l'on condamne ; on décrédite dans un moment l'ouvrage des siècles ; on pulvérise d'un mot tous les raisonnements ; on couvre les hommes et les choses d'un ridicule ineffaçable ,

ou plutôt on les voue à un silence éternel ; on épargne à son adversaire la peine de défendre ses principes , aux auditeurs celle de les écouter , à soi-même celle de les combattre : avec ce mot magique , on coule à fond toutes les idées des autres , et l'on se met à l'abri de la triste nécessité d'en avoir ; on donne à la force l'air de la faiblesse , et à sa propre faiblesse les honneurs de la force. Mais , sans être ébloui des miracles qu'enfante le terme de préjugé , il vaut la peine de l'aborder et de demander : Qu'est-ce qu'un préjugé ?

Serait-ce peut-être toute idée ancienne , toutes celles que les générations paraissent s'être transmises avec la vie , qui ont formé jusqu'ici la conscience et la raison universelles , dont l'origine se perd dans les siècles les plus reculés , et qui semblent jouir , sous ce rapport , d'une espèce de noblesse intellectuelle qu'on pourrait bien ne pas leur pardonner ? Mais , quelque admirable que nous paraisse à nous-mêmes l'état actuel de la raison humaine , et quelque éblouissantes que nous trouvions les lumières du dix-

huitième siècle, nous ne pouvons supposer que les hommes aient pensé et réfléchi pendant des milliers de siècles, sans attraper quelques idées saines qui méritent d'être conservées; qu'il faille, dans tous les genres, recommencer à neuf le travail de la raison, et jeter au billon, comme de la vieille vaisselle, l'héritage que nos pères nous ont laissé. D'ailleurs, si l'on doit se rappeler que ce qui est ancien a été nouveau, pour ne pas proscrire légèrement toutes les idées nouvelles, il est bon aussi de se dire que ce qui est nouveau sera un jour ancien, et de ne pas traiter de préjugés des idées qui ont eu le genre de mérite dont nous paraissions si jaloux, et qui n'ont aujourd'hui d'autre tort que celui qu'auront un jour nos favoris, si leur fortune se soutient. En général, si dans un sens la vérité est toujours neuve et jeune, dans un autre elle est toujours ancienne; sur beaucoup d'objets, les idées vraies doivent avoir été saisies les premières, et des expériences faites valent mieux que des expériences qui sont encore à faire.

Le mot de préjugé serait-il peut-être synonyme